Jardin, savane et *locus amoenus*. Généalogie esthétique de la cour-oasis

Thierry ROGER
Université de Rouen Normandie
CÉRÉdI – UR 3229

Quand il préface ses *Villes invisibles* en 1983, le romancier Italo Calvino diagnostique une « crise de la vie urbaine », à laquelle il répond par l'imaginaire, un « rêve qui naît au cœur des villes invivables » ; il ajoute : « On parle actuellement avec la même insistance de la destruction du milieu naturel et de la fragilité des grands systèmes technologiques […]. La crise des villes trop grandes est le revers de la crise de la nature[1]. » Nous en tirons la conclusion que l'imaginaire urbain doit être repensé, depuis le champ intellectuel et matériel des mondes possibles, entre création artistique et expérimentation sociale, entre utopie livresque et « utopie concrète » (Ernst Bloch)[2], utopie littéraire et « utopie rationnelle », à ceci près qu'il convient d'ajouter l'impensé d'Italo Calvino à cette date, *les villes trop chaudes*. Quant au programme de Jean Giono, énoncé au moment de la parution de son fameux récit de « sauvetage », *L'Homme qui plantait des arbres*, il peut se voir recontextualisé dans un monde en mutation hanté par le spectre de la *désertification*, qui invente la controversée « mini-forêt », la « ville-nature », qui exhume des rivières urbaines, questionne la continuité entre *civitas* et *sylva* : « Je crois qu'il est temps qu'on fasse une "politique de l'arbre", même si le mot politique semble bien mal adapté » (Lettre au conservateur des Eaux et Forêt de Digne, 1957[3]). Nous cherchons à montrer ici que le concept comme la réalité de la « cour oasis » s'inscrivent dans cette dynamique.

Pour rappel, le mouvement des cours-oasis en France date de 2017, et émane d'une initiative de la mairie de Paris, proposée dans le cadre du « plan Climat », de la « Stratégie résilience » de la ville, à destination des écoles et des collèges, avec un objectif de 360 cours aménagées à l'horizon 2030 :

> En 2018, la ville de Paris a lancé la renaturation de 100 cours d'école en s'inspirant de programmes déjà réalisés à Anvers. Les sols des cours d'école, constitués principalement d'enrobés en asphalte, ont été en partie remplacés par des sols naturels, ce qui a permis la plantation d'arbres. L'installation de reliefs et de structures en bois a par ailleurs aidé à transformer les cours plates en jardins d'aventure. Les enseignants et les enfants ont été associés à la conception de ces nouveaux espaces. Certaines de ces cours sont ouvertes le samedi aux habitants du quartier et constituent donc des jardins publics supplémentaires. L'opération Oasis est devenue un modèle qui a inspiré d'autres villes françaises comme Strasbourg ou Marseille. Ce n'est qu'un début. Il y a en France

[1] Italo Calvino, *Les Villes invisibles* [1972], Paris, Seuil, p. VI.
[2] Voir Ernst Bloch, *Le principe espérance*, trad. par Françoise Wuilmart, Paris, Gallimard, 1976-1991.
[3] Jean Giono, *Un Roi sans divertissement et autres romans*, éd. Pierre Citron, Henri Godard, Janine et Lucien Miallet, Luce Ricatte et Robert Ricatte, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 2020, p. 1231.

Cité-Jardin. Utopies littéraires et expérimentations sociales autour des villes végétales, sous la direction de Thierry Roger (URN, CÉRÉdI), avec la collaboration d'Yvette Vaguet (URN, IDÉES) et Charly Machemel (URN, CETAPS).
(c) Publications numériques du CÉRÉdI, « Actes de colloques et journées d'étude (ISSN 1775-4054) », nº 38, 2026.

> 60 000 écoles et établissements scolaires qui disposent d'au moins une cour de récréation. Et le budget d'aménagement moyen est de l'ordre de 200 000 à 300 000 euros par cour[4].

Mais le journaliste Richard Louv rappelle que « le mouvement de réaménagement des cours d'école a commencé dans les années 1970, stimulé par des programmes d'éducation environnementale ». Et de citer des projets visant à « apprendre par les arbres » (États-Unis), « apprendre par les paysages » (Grande-Bretagne), ou « apprendre par les terres » (Canada)[5]. Il y a donc un certain nombre de précédents si l'on considère le monde anglo-saxon.

Jean Haëntjens poursuit ainsi la présentation synthétique des attentes et des atouts de ces nouveaux espaces urbains :

> D'autres villes, comme Paris, se sont intéressées aux cours d'école, dont le macadam a été remplacé par de la pleine terre et des arbres. Initialement engagées à des fins d'agrément et de confort urbain, ces opérations ont progressivement visé des objectifs plus directement liés au climat : créer les îlots de fraîcheur, décarboner et filtrer l'air ambiant, retenir et filtrer les eaux de pluie, restaurer un peu de biodiversité dans des milieux urbains devenus stériles. Un autre objectif, plus pédagogique, est de retisser des liens entre les enfants urbains et la nature vivante et sensible[6].

De fait, la cour-oasis ne se limite pas à son versant environnemental ; elle alimente une forme de mythe de *l'écologie intégrale et intégrée*, qui comprendrait biodiversité, usage des sols, inclusion, égalité filles / garçons, eau, climat, santé, démocratie, gouvernance, « éducation à », soit la presque totalité des « Objectifs de Développement Durable » (« ODD »), *si cette notion est maintenue*[7], pour reprendre la formule de Samuel Beckett.

Nous laisserons de côté la mythologie littéraire du jardin, bien étudiée, qui, en Europe, reste structurée par deux grand modèles, celui de l'Eden et celui des Hespérides[8]. Ces pages cherchent moins à décrire une réalité urbanistique ou sociologique, qu'un *imaginaire* des lieux, dans la tradition de la « *topo-analyse* » et de la *« topophilie* », chères Gaston Bachelard[9], qui cherchait à étudier « les images de l'*espace heureux* », ces « *espaces louangés*[10] » tout à la fois vécus et imaginés. Cette approche sensible, sensorielle, et affective de l'espace vécu travaillé par l'imagination matérielle bachelardienne, a été remise à l'honneur récemment par Thierry Paquot[11]. Il serait selon nous fécond de l'adosser également à la psychologie environnementale, qui use des concepts de « biophilie » ou de « phytophilie ». Après le jardin *allégorique*, le jardin *magique*, le jardin *initiatique*, le jardin *mythologique*, le jardin *miroir de l'âme*, le jardin *idyllique*[12], etc., entrons dans le *jardin bioclimatique-écopédagogique*, différent, contemporain, mais redevable en partie de ces traditions culturelles et d'un imaginaire des vertus de Flore.

---

[4] Jean Haëntjens, « La planification écologique et l'usage des sols en France. Changement de paradigme et onde de choc », *Futuribles*, 2023/4, nº 455, p. 63. Voir aussi https://www.paris.fr/pages/les-cours-oasis-7389.
[5] Richard Louv, *Mettez vos enfants au vert. Protégeons nos enfants du syndrome de déficit de nature* [2005], Paris, Pocket, 2021, p. 353-354. Ce livre de vulgarisation, sans notes de bas de page ni bibliographie, reste une mine de témoignages et d'informations éminemment précieuse pour le sujet qui nous occupe. Voir en particulier le chapitre « La réforme de l'école vers la nature », p. 331-366.
[6] Jean Haëntjens, « La planification écologique et l'usage des sols en France. Changement de paradigme et onde de choc », *Futuribles*, 2023/4, nº 455, p. 62.
[7] Inutile de préciser que le concept de « développement durable » a pu faire l'objet d'attaques diverses.
[8] Pour un panorama historique, voir en particulier *Les Mythologies du jardin de l'antiquité à la fin du XIXe siècle*, dir. Gérard Peylet, *Eidôlon*, Pessac, Presses Universitaires de Bordeaux, 2006.
[9] Gaston Bachelard, *La Poétique de l'espace* [1957], Paris, PUF, 2001.
[10] *Ibid*., p. 17.
[11] Thierry Paquot, *L'amour des lieux. Topophilie, topophobie, topocide*, Paris, PUF, 2025.
[12] Nous renvoyons à la typologie proposée par Gérard Peylet, « Introduction », *Les Mythologies du jardin de l'antiquité à la fin du XIXe siècle*, *op. cit*., p. 9-19.

Arbre, ombre, et dialogue socratique

Posons que le *Phèdre* de Platon constitue peut-être à sa manière l'une des matrices antiques de notre très contemporaine cour-oasis ; osons le parallèle. Le texte célèbre la vertu rafraichissante des arbres qui accompagne et favorise la conversation, comme la relation maître-disciple. André Motte décrit le cadre : « Quittant les portiques et les palestres où il se confine volontiers, Socrate consent à suivre Phèdre dans la campagne avoisinante. Le soleil est brûlant en ce midi d'été[13]. » Le lieu unit alors nature hospitalière et sacré immanent :

> Par Héra, le bel endroit pour y faire halte ! Oui, ce platane étend largement ses branches, et il est élevé. Ce gattilier, lui aussi, est élevé et son ombre est merveilleuse, et comme il est en pleine floraison, il ne peut embaumer ce lieu davantage. Bien plus, une source, on ne peut plus charmante coule sous le platane, et son eau est bien fraîche, comme l'atteste mon pied en tout cas. Elle est consacrée à des Nymphes et à Achéloos, si l'on en juge par ces figurines et ces statues[14].

Comme le note Michel Baridon, « les platanes, les ruisseaux et les sanctuaires composent un cadre où les idées n'ont pas la même résonnance que dans l'intimité d'une salle[15]. » De même, Henri Corbin rappelle cette scène herbeuse inaugurale de la vie de l'esprit à Athènes : « Dans la Grèce antique, les premières académies, les premiers lycées, se situaient en plein air, on y étudiait assis dans l'herbe ; c'est que le tapis de verdure est par nature voué aux débats entre amis, entre maître et élèves[16]. »

Bien évidemment, un tel passage a été largement commenté dans la perspective d'une philosophie de l'amour, mêlant thème érotique, thème religieux et thème pastoral, ce qui nous éloigne du propos général de cette publication consacrée aux utopies végétales repensées dans le contexte de « l'urbanocène ». De fait, l'arbre, vu comme symbole et non seulement comme entité biologique, impose une telle lecture : « Selon Pline, les arbres étaient autrefois les temples des dieux et chaque espèce était dédiée à une divinité. Plusieurs récits associent le platane à Éros, donnant ainsi une signification symbolique à la lecture d'un discours sur l'amour à l'ombre de cet arbre[17]. » André Motte voit dans le choix de cet espace champêtre le rappel d'« un fonds religieux toujours vivant qui lie l'homme à la nature[18] », si bien que le mythe des cigales associé se charge d'une dimension mystique et ascétique :

> Socrate et Phèdre ne se sont pas refugiés dans cette oasis de fraîcheur, à l'heure de midi, pour y jouir d'une douce somnolence, et céder ainsi aux sollicitations des cigales. Ce serait là déchoir de leur condition d'homme, et sans doute leurs corps assoupis seraient-ils alors à l'image des débris humains qui jonchent la prairie des Sirènes enchanteresses. Mais à qui sait mourir comme elles à certains attraits charnels, les cigales réservent de plus nobles privilèges. Ne sont-elles pas les prophétesses de ces Muses qui, par excellence, président à la fécondité selon l'esprit[19] ?

---

[13] André Motte, « Le pré sacré de Pan et des nymphes dans le *Phèdre* de Platon », *L'Antiquité Classique*, nº 32, 1963, p. 460.
[14] Platon, *Phèdre* (230 b).
[15] Michel Baridon, *Les Jardins. Paysagistes, jardiniers, poètes*, Paris, Robert Laffont, 1998, p. 132.
[16] Alain Corbin, *La Douceur de l'ombre. L'arbre, source d'émotions, de l'Antiquité à nos jours*, Paris, Flammarion, 2014, p. 85.
[17] Nereia Terceo Sanmartin, Marco V. García Quintela, « Le *Phèdre* de Platon et l'Académie », dans *Les lieux de savoir dans l'Athènes démocratique*, dir. Marco V. García Quintela, Étienne Helmer, Arnaud Macé et Noémie Villacèque, Besançon, Presses Universitaires de Franche-Comté, « Dialogues d'histoire ancienne », 2023/S27, p. 437.
[18] André Motte, « Le pré sacré de Pan et des nymphes dans le *Phèdre* de Platon », art. cité, p. 470.
[19] *Ibid*., p. 470-471.

Cependant, il convient de souligner après d'autres, que l'ensemble contribue historiquement à la consolidation de ce que la rhétorique médiévale va appeler le *topos* du *locus amoenus*, du « lieu agréable » ou « plaisant », en explorant la dichotomie ville / campagne. Socrate quitte le monde urbain pour la proche campagne, ou selon une autre lecture, prend une distance à la fois topographique et philosophique vis-à-vis du centre politique et économique pour mettre en place un jeu d'écho entre la campagne des rives du fleuve Ilissos où apparaît ce lieu bucolique, et le jardin de l'Académie[20].

Du *locus amoenus* : la brise, l'herbe, l'arbre, l'eau et l'oiseau

La cour-oasis dialogue souterrainement ici pour nous avec la longue tradition de la pastorale, de la bucolique, entre Arcadie païenne et Paradis judéo-chrétien, mythe de l'âge d'or, géographie des Champs Élysées ou des îles Fortunées[21], série qui offre autant de variations culturelles fortes sur l'idée de « paysage idéal[22] », sujet qui a donné lieu à une ample bibliographie. L'universitaire Gérard Peylet résume très bien les grandes tendances de cette matière littéraire transhistorique :

> Dans les représentations littéraires de même, l'idéalisation du jardin et du paysage tend à ramener la nature dans le giron de la culture. Nombre de genres prennent comme décor le jardin idyllique. Tout cela s'inspire de l'idylle antique (Tibulle[23]), de l'ode légère (Horace), de la bucolique (Virgile), tant de modèles qui ont créé l'aspiration au *locus amoenus*, à la retraite salvatrice, à la paix bienfaisante, lieux d'évasion imaginaires, envers du monde, qui permettent de supporter la dureté de la vie. Le XVII^e^ siècle littéraire régénère l'esprit de cet art de l'évasion, par l'imaginaire d'une nature idéale, dans la pastorale (roman et théâtre) dans le roman, comme *L'Astrée.* On imitera aussi l'Italien Sannazar, avec son *Arcadie* (traduite en français en 1544), que Poussin mettra en valeur avec ses bergers idéalisés dans une nature réglée et superbement édénique (1630-1640)[24].

Comme l'a rappelé le romaniste allemand Ernst Robert Curtius, la poésie grecque, et en particulier *l'idylle* sicilienne de Théocrite, puis *l'églogue* arcadienne de Virgile[25], complétant certaines descriptions d'Homère, ont défini, dans la très longue durée, pour toute la culture européenne, une représentation codifiée, rhétorique, de la nature « plaisante » ou « agréable ». La notion fameuse de *locus amoenus*, « thème principal de toute description de la nature », et ce « depuis la période impériale jusqu'au XVI^e^ siècle », est une catégorie technique dont la formulation apparaîtrait pour la première fois au VII^e^ siècle dans l'œuvre encyclopédique d'Isidore de Séville, à partir de l'adjectif virgilien décrivant la « belle nature » dans l'*Énéide* (« *amoenus* »). Cette notion viendra rationaliser *a posteriori* une telle topique de la nature, qui prit corps dans le cadre de la théorie aristotélicienne des genres épidictique et judiciaire. Le *locus amoenus* a donc *deux* figures tutélaires, et non une seule, Aristote et Virgile, soulignons-le. Celle-ci distinguait en effet, rappelle Curtius[26], dans une logique d'administration de « la preuve », les

[20] Voir Nereia Terceo Sanmartin, Marco V. García Quintela, « Le *Phèdre* de Platon et l'Académie », art. cité.
[21] Pour une synthèse consacrée à ces différentes traditions culturelles, voir les travaux de l'historien Jean Delumeau, « L'amalgame des traditions : de Moïse et Homère à saint Thomas d'Aquin », *Une Histoire du Paradis. Tome 1. Le Jardin des délices*, Paris, Hachette, 2002, p. 11-35.
[22] Ernst Robert Curtius, *La Littérature européenne et le Moyen Âge latin* (PUF, 1956), Paris, Presses Pocket, 1991, p. 301-326.
[23] Le nom de Théocrite serait plus attendu ici…
[24] Gérard Peylet, « Introduction », *Les Mythologies du jardin de l'antiquité à la fin du XIX^e^ siècle*, *op. cit*., p. 10.
[25] Comme le précise Curtius, le transfert géographique s'expliquerait par la recherche d'un *autre* Ailleurs : « la Sicile devenue depuis longtemps province romaine, n'était plus un pays fabuleux », *La Littérature européenne et le Moyen Âge latin*, *op. cit*., p. 310.
[26] *Ibid*., p. 314-315

« arguments » tirés des *choses* (*argumenta a re*) de ceux tirés de la *personne* (*argumenta a persona*). L'argumentation physique ou matérielle elle-même se trouvait divisée en *argumentum a loco* et *argumentum a tempore*. Le *locus amoenus* répond à la question du cadre spatio-temporel, en sélectionnant quelques traits fondamentaux qui, selon Curtius doivent être entendus comme des « exercices de virtuosité » brodant sur des représentations « schématisées[27] » : *l'arbre* ou le *bosquet*, la *prairie*, la *source*, le chant des *oiseaux*, voire la *brise*. On décrit ainsi des « lieux charmants », dédiés aux plaisirs, et opposés à la logique de l'utilité. Ainsi, rhétorique antique et dialectique du XII^e^ siècle lèguent au Moyen Âge une « image abstraite » de la nature, résume le romaniste, celle du *locus amoenus*, stylisation de l'espace ouvert de la *prairie*, et celle de la *forêt aux essences mélangées*, qui est une forêt « idéale ou idéalisée » : le romaniste forge cette notion, qui renvient sous sa plume à plusieurs reprises dans ce chapitre, à partir de Virgile. Retenons et soulignons, plus que ne le fait Curtius lui-même, ce *double* héritage topique gréco-romain : la *prairie*, plutôt solaire, aérienne, et la *forêt*, plutôt nocturne, chtonienne. Curtius prolonge ces analyses du « paysage idéal » en ajoutant le thème du *jardin*, au moins depuis les *Fastes* d'Ovide (les jardins de Flore), et l'une de ses incarnations majeures, le *paradis*, ce « lieu des lieux » (*locus loculorum*), dont la description pourra puiser dans la présentation virgilienne des Champs Élysées, même si ce paradis n'a pas d'arbres fruitiers : « l'épopée philosophique de la fin du XII^e^ siècle s'approprie le *locus amoenus* et le développe en lui donnant les aspects variés du paradis terrestre[28]. »

En outre, ce qui n'était « qu'accessoires de mise en scène pour la poésie pastorale chez Théocrite et Virgile[29] », ajoute Curtius, va ensuite s'autonomiser et se développer. Quand le poète multiplie les éléments, l'enjeu n'est pas la fidélité à un certain « réel » référentiel, mais la variété de la langue : « l'idéal de cette poésie rhétorique, c'est la profusion, le luxe de la nomenclature[30] », dès lors que les « tours d'adresse » l'emporte sur « l'observation de la nature ». Il en ressort une véritable *poétique de la liste*, typique de la culture littéraire héritée de la Grèce archaïque : « la forêt aux essences mélangées peut également être considérée comme une subdivision du "catalogue", forme poétique fondamentale, qui remonte jusqu'à Homère et Hésiode[31] ». Il y a mieux. Curtius en vient à *comptabiliser* les espèces végétales qui composent « le bosquet » topique, en soulignant le complet désaccord avec les lois de la botanique ou de l'écologie des populations, dirions-nous aujourd'hui. Ovide, au livre X des *Métamorphoses*, évoquant Orphée, mobilise *vingt-six espèces* ; Stace, dans sa *Thébaïde* en rassemble *treize*, quand Claudien, dans son *Enlèvement de Proserpine*, en réunit neuf. Comme le suggère à Annette Deschamps propos des églogues de Fontenelle, le *locus amoenus* ne serait jamais que « code textuel », marqueur de littérarité établissant une connivence avec le lectorat aristocratique, qui perçoit avant tout une norme :

> À partir du moment où le mot « campagne », ou « bois », ou « buisson », a été écrit, ce terme suffit à lui seul à produire une image mentale propre à reconnaître l'espace pastoral, ainsi que le *topos littéraire*, révélant que l'important n'est pas contenu dans des *realia,* mais dans la voix qui le fait exister[32].

[27] *Ibid*., p. 316.
[28] *Ibid*., p. 319.
[29] *Ibid*., p. 317.
[30] *Ibid*.
[31] *Ibid.*
[32] Annette Deschamps, « La Pastorale de Fontenelle : Modernité d'un genre antique », *Tropics* [En ligne], 6 | 2019, consulté le 19 novembre 2025. URL : https://tropics.univ-reunion.fr/1099.

Donnons ici en complément quelques extraits, empruntés à l'Antiquité gréco-romaine, de cette longue chaîne intertextuelle qui a façonné une topique littéraire, que l'on peut faire commencer à Homère[33] :

– la *grotte de Calypso* :

> Mais quand, au bout du monde, Hermès aborda l'île, il sortit en marchant de la mer violette, prit terre et s'en alla vers la grande caverne, dont la nymphe bouclée avait fait sa demeure.
> Il la trouva chez elle, auprès de son foyer où flambait un grand feu. On sentait du plus loin le cèdre pétillant, et le thuya dont les fumées embaumaient l'île. Elle était là-dedans, chantant à belle voix et tissant au métier de sa navette d'or. Autour de la caverne, un bois avait poussé sa futaie vigoureuse : aunes et peupliers et cyprès odorants, où gîtaient les oiseaux à la large envergure, chouettes, éperviers et criardes corneilles, qui vivent dans la mer et travaillent au large.
> Au rebord de la voûte, une vigne en sa force éployait ses rameaux, toute fleurie de grappes, et près l'une de l'autre, en ligne, quatre sources versaient leur onde claire, puis leurs eaux divergeaient à travers des prairies molles, où verdoyaient persil et violettes. Dès l'abord en ces lieux, il n'est pas d'Immortel qui n'aurait eu les yeux charmés[34]. (Homère, *Odyssée*, V)

– le *jardin d'Alkinoos* :

> Aux côtés de la cour, on voit un grand jardin, avec ses quatre arpents enclos dans une enceinte. C'est d'abord un verger dont les hautes ramures, poiriers et grenadiers et pommiers aux fruits d'or et puissants oliviers et figuiers domestiques, portent, sans se lasser ni s'arrêter, leurs fruits ; l'hiver comme l'été, toute l'année, ils donnent ; l'haleine du Zéphyr, qui souffle sans relâche, fait bourgeonner les uns, et les autres donner la jeune poire auprès de la poire vieillie, la pomme sur la pomme, la grappe sur la grappe, la figue sur la figue. Plus loin, chargé de fruits, c'est un carré de vignes, dont la moitié, sans ombre, au soleil se rôtit, et déjà l'on vendange et l'on foule les grappes ; mais dans l'autre moitié, les grappes encore vertes laissent tomber la fleur ou ne font que rougir. Enfin les derniers ceps bordent les plates-bandes du plus soigné, du plus complet des potagers ; vert en toute saison, il y coule deux sources ; l'une est pour le jardin, qu'elle arrose en entier, et l'autre, sous le seuil de la cour, se détourne vers la haute maison, où s'en viennent à l'eau tous les gens de la ville. Tels étaient les présents magnifiques des dieux au roi Alkinoos. Or, le divin Ulysse restait là contempler[35]. (Homère, *Odyssée*, VII)

– la *prairie de Perséphone :*

> Je commence par chanter Dèmètèr aux beaux cheveux, vénérable Déesse, elle et sa fille aux belles chevilles qu'Aidôneus, du consentement du retentissant Zeus au large regard, enleva loin de Dèmètèr à la faucille d'or et aux beaux fruits, comme elle jouait avec les filles aux seins profonds d'Okéanos, cueillant des fleurs, des roses, du safran et de belles violettes, dans une molle prairie, des glaïeuls et des hyacinthes, et un narcisse que Gaia avait produit pour tromper la Vierge à la peau rosée, par la volonté de Zeus, et afin de plaire à Aidôneus l'insatiable. Et ce narcisse était beau à voir, et tous ceux qui le virent l'admirèrent, Dieux immortels et hommes mortels. Et de sa racine sortaient cent têtes, et tout le large Ouranos supérieur, et toute la terre et l'abîme salé de la mer riaient de l'odeur embaumée. (*Hymne homérique à Déméter*)

– la *grotte des nymphes* dans l'idylle :

> Nous sommes allés chez Phrasidamos, et dans les profonds
> Lits de jonc nous nous sommes couchés,
> Dans la joie des pampres fraîchement coupés.
> Au-dessus de la tête s'agitait au vent
> Les peupliers, les ormes, et près de nous l'eau sacrée
> Coulait de la grotte des Nymphes, et murmurait.
> Dans l'ombre des branches, les cigales brûlées par le soleil crissaient.

[33] Pour une bibliographie précise sur ces auteurs, et la mise en perspective historique de cette histoire littéraire des jardins, voir l'étude monumentale et irremplaçable de Michel Baridon, *Les Jardins. Paysagistes, jardiniers, poètes*, *op. cit*.
[34] Homère, *L'Odyssée*, éd. Philippe Brunet, trad. Victor Bérard, Paris, Gallimard, 1999, p. 108.
[35] *Ibid*., p. 138.

> Plus loin, la grenouille coassait, dans les fourrés de ronces.
> Les alouettes chantaient, et les chardonnerets ; la tourterelle se lamentait,
> Et les abeilles jaunes d'or bourdonnaient ça et là autour des fontaines.
> Tout sentait l'été, l'abondance, tout sentait la saison des fruits.
> Des poires roulaient à nos pieds, et des pommes à côté de nous. Des rameaux
> Chargés de prunes se répandaient à terre[36]. (Théocrite, « La fête des moissons à Cos », VII, *Idylles*)

– le *jardin de Tityre* :

> Tityre, ô toi qui es couché sous le couvert d'un hêtre aux ramures étalées, tu t'essaies à composer un chant pastoral sur ton frêle pipeau ; nous, nous quittons le territoire de notre patrie et la douceur de nos champs labourés ; nous, nous sommes exilés de notre patrie ; toi, Tityre, allongé à l'ombre, tu enseignes aux forêts à redire en écho qu'Amaryllis est belle. […]
> Heureux vieillard, ici, au milieu des cours d'eau familiers et des sources sacrées, tu chercheras l'ombre et le frais. D'un côté, comme toujours, à la lisière du voisin, la haie, où les abeilles de l'Hybla butinent la fleur de saule, t'invitera souvent au sommeil par son léger bourdonnement ; de l'autre, au pied de la roche élevée, l'émondeur jettera sa chanson en plein vent ; ce qui n'empêchera pas cependant les ramiers, tes préférés, de roucouler, ni la tourterelle de gémir dans les airs, en haut de l'orme[37]. (Virgile, *Bucoliques*, I)

– le *jardin de Flore* :

> J'aime toujours le printemps : toujours l'année est florissante, les arbres couverts de feuillages, la terre de pâturages, toujours. J'ai dans les terres de ma dot un jardin fertile : la brise le caresse, l'eau limpide d'une source l'arrose. Mon époux l'a empli de belles fleurs et m'a dit : « Garde, déesse, souveraineté sur les fleurs ». Souvent, j'ai voulu compter les variétés de leurs couleurs, mais je n'ai pas pu ; le nombre était trop élevé. Dès que la rosée du givre est tombée des feuilles, que leurs chevelures aux mille couleurs se sont réchauffées aux rayons du soleil, les Heures se rassemblent, vêtues de leurs robes multicolores et dans leurs corbeilles légères cueillent mes présents. Aussitôt les Grâces viennent et tressent les couronnes et les guirlandes qui entoureront les chevelures célestes. J'ai été la première à semer des germes nouveaux sur le vaste monde : avant moi, la terre n'avait qu'une seule teinte[38]. (Ovide, *Les Fastes*, V)

Comme le note Jean Delumeau, qui résume une typologie proposée par A. B. Giamatti (*The Earthly Paradise and the Renaissance Epic*, Princeton University Press, 1966), cette tradition du lieu idéal offre trois grandes conceptions de la nature : « un paysage conçu comme un jardin ; une nature à l'état sauvage mais merveilleusement dotée par les dieux ; l'environnement pastoral de l'amour[39] », soit, respectivement, le jardin d'Alkinoos ; l'*Hymne* homérique à Déméter ; l'idylle héritée de Théocrite.

Par ailleurs, il convient de noter que la lecture textualiste de Curtius n'épuise pas le sujet. Nous voudrions ici réhabiliter quelque peu ce lieu rhétorique, en le prenant au sérieux, en posant l'idée que sa permanence transhistorique révèle peut-être une forme d'invariant anthropologique, la version littéraire de « l'hypothèse de la savane », manière, alors, de ne pas confondre stéréotype et archétype, et de glisser de la topique vers la topologie, de la convention vers l'expérience, de *nomos* vers *physis*.

---

[36] Théocrites, *Idylles*, éd. Pierre Vesperini, Paris, Gallimard, 2021, p. 100.
[37] Virgile, *Bucoliques*, cité et analysé par Françoise Daspet, « La poésie en ce jardin : structure architecturale du *locus amoenus* », dans *Les Mythologies du jardin de l'antiquité à la fin du XIX^e siècle*, *op. cit*., p. 21-33. L'universitaire, mettant à profit les travaux de Pierre Grimal, note en particulier que « le lieu agréable que fréquente Tityre s'apparente aux parcs d'agrément dans lesquels les Romains cherchaient à combiner des structures rocheuses et végétales ; des espaces plus réduits étaient aménagés dans la vaste perspective du parc tout entier. De plus, la présence d'animaux et particulièrement d'oiseaux, comme ceux qui entourent Tityre lorsqu'il s'endort, ajoutait à l'agrément de ces lieux de loisir », p. 26.
[38] Cité et analysé par Armelle Deschard, « Deux jardins de femme chez Ovide : poésie, art décoratif et mythologie », dans *Les Mythologies du jardin de l'antiquité à la fin du XIX^e siècle*, *op. cit*., p. 35-50.
[39] Jean Delumeau, *Une Histoire du Paradis. Tome 1. Le Jardin des délices*, *op. cit*., p. 20.

Avec Henri Corbin, les bienfaits et les merveilles de *l'ombre des arbres* ont reçu leur historien, attentif aux formes littéraires et artistiques de la sensibilité. L'auteur du *Miasme et la Jonquille* souligne que le début de l'empire romain, avec Horace et Virgile, constitue un moment décisif de cet « l'éloge de l'ombre[40] » qui l'intéresse, « alors que le repos sous l'arbre ne cesse d'être vanté, que le dessin du *locus amoenus* (lieu des délices) se précise, qui pèsera sur l'imaginaire et sur les conduites durant des millénaires[41] ». Soulignons le mot « conduite », qui insiste sur les liens entre imaginaire et société. Plus qu'un thème, il s'agit d'« un schème » structurant toute une époque au sein des élites sociales :

> Reste que s'asseoir sous l'arbre, boire sous l'arbre, dormir sous l'arbre, y recevoir ses amis, sont, du temps d'Horace, des plaisirs vantés de tous. Ils rompent, dans leur simplicité, avec ce qui avait fait naguère le merveilleux du jardin d'Alkinoos, puis le paradis de la Perse[42].

Si le *locus amenus* révèle un « génie du lieu » inséparable de la « présence vague de divinités » (Diane, Bacchus, Pan), il est aussi associé à l'*otium* antique, « ce loisir cultivé au sein duquel l'amour de la nature se lie à la délectation d'un monde imprégné de culture et de littérature[43] ». Cela dit, l'historien note une rupture apparue avec le règne de Néron, mentionnée par Pierre Grimal dans *Les Jardins romains*, qui marque une « perte relative de ce sens de la nature », quand « l'architecture prend le pas sur la végétation[44] ».

Cour-oasis, « biophilie », « phytophilie » : une « simili-savane » (E. O. Wilson)

Écoutons à nouveau l'historien du monde romain Pierre Grimal, à propos des jardins : « La matière qui est la leur – la lumière, les eaux, les plantes – éveillent des accords profonds dans l'âme humaine[45] ». Les composantes physiques du lieu jardiné entrent en communication avec notre psychisme de manière très forte. Autre tournant, le XVIII^e^ siècle, quand, dans le contexte du sensualisme philosophique et de l'émergence d'une sensibilité « pré-romantique », le jardin se fait « science de l'âme », et « plantation sentimentale[46] ». Ainsi, cette dimension ne serait pas seulement à rattacher à la longue histoire topique, poétique et rhétorique du *locus amoenus*, qui présente un versant conventionnel, livresque, littéraire et idéaliste indéniable. Nous pourrions la considérer de manière encore plus archétypale et principielle, en l'enracinant dans une forme d'*inconscient écologique*[47], en la faisant dialoguer avec le concept de « biophilie », forgé par l'entomologiste et sociobiologiste américain Edward Wilson, qui fut aussi vulgarisateur du mot « biodiversité » à l'issue du congrès de Washington de 1988. Ce terme, qui avait déjà été utilisé dans un tout autre contexte dans les années 1970 par le sociologue et psychanalyste Erich Fromm pour repenser « l'instinct de vie » freudien, comme négatif de la « nécrophilie[48] », se trouve défini par le biologiste américain dans le « Prologue » de son essai comme « la tendance innée à se concentrer sur la vie et les

[40] Alain Corbin, *La Douceur de l'ombre*, *op. cit.*, p. 293.
[41] *Ibid*., p. 292.
[42] *Ibid*.
[43] *Ibid*., p. 293.
[44] *Ibid*., p. 294.
[45] Pierre Grimal, *L'art des jardins*, *op. cit*., p. 6.
[46] Henri Corbin, *La Douceur de l'arbre*, *op. cit*., p. 299.
[47] Le concept est usité en écopsychologie depuis les travaux de Theodore Roszack (*The Voice of the Earth : An Exploration of Ecopsychology*, publié en 1992). Sur cette question, voir Victor Maxime Egger, *Soigner la Terre, guérir l'esprit. Introduction à l'écopsychologie*, Labor et Fides, 2015.
[48] Voir Erich Fromm, *La Passion de détruire : anatomie de la destructivité humaine* [1973], traduit de l'anglais par Théo Carlier, Paris, Robert Laffont, 1975.

processus biologiques[49] » ; ailleurs, il en fait une « pulsion qui nous pousse à nous affilier à d'autres formes de vie », concédant qu'elle est encore peu étudiée, moins validée par la science que « clairement illustrée par la vie quotidienne[50] ». Bien évidemment, inséparable d'une lecture sociobiologique, la biophilie acquiert sa valeur de par son « importance adaptative[51] ». Barbara Bonnefoy, psychologue environnementale, reformule de la sorte : « il existe incontestablement un écho particulier entre les aspirations humaines et la nature. La théorie de la biophilie […] avance que les humains possèdent une affinité innée pour la vie, qui les motive à chercher le contact avec les animaux, les végétaux et les paysages. Cette hypothèse lie la diversité des espèces et des types de paysages à un fonctionnement humain optimal[52]. » Yohann Sahraoui convoque la notion en ces termes dans sa notice « Esthétique écologique et paysagère » du *Dictionnaire critique de l'anthropocène* : « besoin biologique guidé par des mécanismes psychologiques qui étaient par le passé adaptatifs et permettaient la survie de l'espèce[53]. »

Michel Le Van Quyen, chercheur en neurosciences à l'INSERM, spécialiste en imagerie biomédicale, a résumé ainsi les enjeux environnementaux liés à ce passé évolutif, ces interactions entre « espaces verts » et « matière grise » :

> On ne remplace par en un tournemain des centaines d'années d'évolution. Deux siècles, c'est bien trop peu pour que, habitué à la nature, notre cerveau s'adapte aujourd'hui à un nouvel espace de vie, totalement artificiel, empli d'informations, de bruits, de sollicitations… Notre environnement a brutalement changé, passant du vert au gris, mais pas notre cerveau. Il reste encore largement celui d'un chasseur-cueilleur des steppes verdoyantes de nos origines paléolithiques[54].

Partant de cette mémoire phylogénétique, certains chercheurs[55] ont émis l'hypothèse que la longue adaptation de *Sapiens* à son milieu originel pourrait déterminer nos préférences *spontanées* pour certains types de paysages naturels, ce que Wilson appelle « l'hypothèse de la savane », inséparable de « l'hypothèse de la biophilie ». Rappelons que pour le biologiste, la question centrale reste celle-ci : où habiter ? ; quel espace pour quelle espèce ? *Biophilie* veut dire *biotope*. Il écrit : « la question est celle de l'habitat préféré des êtres humains », quand *Sapiens* n'est pas une espèce qui vivrait *partout*, mais que son but est de « rendre l'habitat plus "vivable" en fonction de ce qu'il est convenu d'appeler des critères esthétiques[56] ». De la *sociobiologie de l'habitat*, on glisse alors très vite vers une *esthétique du paysage*, une *esthétique de la nature*, ou une *esthétique environnementale*, c'est tout l'enjeu épistémologique de l'extension du concept. Si l'on fait remonter Sapiens à - 300 000 ans, le poids de l'exode urbain, très récent dans l'histoire de l'évolution, doit être relativisé. Il y aurait un type de rapport à la « nature » profondément inscrit en nous, cette « biophilie » dirigée vers les espaces ouverts à la

---

[49] Edward O. Wilson, *Biophilie* [1984], trad. Guillaume Villeneuve, Paris, José Corti, 2012, p. 9.
[50] *Ibid*., p. 111.
[51] Edward O. Wilson, *La Sociobiologie*, Monaco, Le Rocher, 1987, p. 19.
[52] Barbara Bonnefoy, « Nature et restauration psychologique », dans *Le Souci de la nature*, dir. Cynthia Fleury et Anne-Caroline Prévot, Paris, CNRS édition, 2023, p. 205.
[53] Yohann Sahraoui, « Esthétique écologique et paysagère », dans *Dictionnaire critique de l'anthropocène*, Paris, CNRS éditions, 2020, p. 382.
[54] Michel Le Van Quyen, *Cerveau et nature. Pourquoi nous avons besoin de la beauté du monde*, Paris, Flammarion, 2024, p. 14.
[55] Voir J. D. Balling, J. H. Falk, « Development of visual preferences for natural landscapes », *Environment and Behavior*, nº 14, 1982, p. 5-28. Cette enquête, basée sur des photographies en noir et blanc, reposait sur un questionnaire du type : *Quel paysage préférez-vous ? forêt tropicale A / savane B / désert C / forêt de conifères D / forêt de feuillus E*. Ni séquençage du génome, ni imagerie cérébrale, peu de choix offerts : on lui a reproché de présenter certains biais méthodologiques notables. Pour une discussion de ces théories, voir Alexandre Lacroix, *Devant la beauté de la nature*, Paris, Flammarion, 2018, p. 53-68.
[56] Edward O. Wilson, *La Biophilie*, *op. cit*., p. 140.

végétation clairsemée, « biotope intermédiaire[57] », situés à mi-chemin entre les déserts, sans intérêt hors irrigation, et les forêts, habitables après défrichement et plantations, qui aurait donné à *Sapiens* un « avantage compétitif » majeur, lui permettant de trouver de l'eau potable, d'identifier les plantes comestibles, de suivre la piste des animaux, de se protéger des prédateurs. Le Van Quyen ajoute : « ces caractéristiques ont eu très probablement une influence sur le patrimoine génétique de l'homme moderne[58]. » Ainsi, la psychologie évolutionniste postule que notre survie est garantie par ce type de paysage[59]. Notre sentiment esthétique en serait affecté ; Wilson, innéiste, est disposé à répondre favorablement à cette question complexe, que les historiens de la culture ou les sociologues constructivistes ne trancheraient bien sûr pas ainsi[60] : « Le corps certes, mais l'esprit est-il prédisposé à vivre dans la savane, de telle sorte que l'on puisse dire que la beauté réside dans les gènes de l'observateur ?[61] » Une formulation moins catégorique a pu être proposée plus récemment par Jean-Marie Schaeffer, adepte de la « naturalisation » de l'esthétique qui entend intégrer les apports de la biologie évolutionniste et des sciences cognitives, sans réductionnisme. Ce philosophe de l'art cherche à comprendre dans quelles limites l'attention esthétique pourrait dépendre d'autres types d'attention liées à notre passé phylogénétique :

> Ces passages spontanés entre opération cognitive fonctionnelle et discernement à finalité esthétique s'expliquent par plusieurs raisons. En premier lieu pour des raisons de programmation génétique ou d'imprégnation culturelle, certains types d'événements ou d'objets fonctionnement comme de véritables déclencheurs qui nous amènent à adopter plus ou moins automatiquement (c'est-à-dire sans que nous ayons à prendre une décision consciente) une attitude esthétique. On a pu ainsi noter que les cultures les plus diverses, l'être humain adopte spontanément une attitude esthétique lorsqu'il se trouve confronté à des fleurs. Certains éthologues du comportement humain supposent que cette phytophilie (amour des plantes) est génétiquement programmée. Il est vrai que cette hypothèse n'est pas unanimement acceptée, notamment du côté des anthropologues dont certains doutent de la généralité absolue de cet investissement esthétique. Mais le fait qu'on la retrouve dans de multiples cultures ayant évolué indépendamment les unes des autres montre pour le moins qu'elle correspond à une motivation humaine de base, que celle-ci soit fondée génétiquement ou traduise une simple analogie évolutive[62].

Revenons à Wilson. Ce dernier précise que ce « souvenir génétique[63] » de la savane, composé de trois caractéristiques fondamentales (abondance de nourriture ; « relief topographique » et champ de vision dégagé doublé d'abris comme les grottes ou les « halliers d'arbres » ; présence de l'eau comme ressource et « ligne de défense[64] »), constitue l'un des soubassements de nos attitudes esthétiques :

---

[57] *Ibid*., p. 142.
[58] Michel Le Van Quyen, *Cerveau et nature*, *op. cit*., p. 23.
[59] Une étude plus ancienne, signée John Appleton (*The Experience of Landscape,* 1975), avait déjà envisagé le paysage en terme adaptatif, avec la dichotomie « *opportunity* » / « *safety* ». Quant à Wilson, il s'appuie sur les travaux de Gordon H. Orians (« Habitat Selection: General Theory and Applications to Human Behavior », dans *The Evolution of Social Behavior*, éd. Joan S. Lockard, New-York, Elsevier North Holland, 1980, p. 49-66.
[60] Pour un aperçu de ces enjeux sans préjugé anti-biologisant, voir par exemple Jean-Marie Schaeffer, « De la phylogenèse à la relation esthétique », dans *L'Adieu à l'esthétique*, Paris, PUF, 2000, p. 19-25.
[61] Edward O. Wilson, *La Biophilie*, *op. cit*., p. 142.
[62] Jean-Marie Schaeffer, « De la phylogenèse à la relation esthétique », dans *L'Adieu à l'esthétique*, *op. cit*., p. 24.
[63] Edward O. Wilson, *La Biophilie*, *op. cit*., p. 145.
[64] *Ibid*., p. 142-143.

> Réunissons ces trois éléments : n'est-il pas clair que l'homme, sitôt qu'il a le choix, s'installe sur des terrains découverts ponctués d'arbres, sur des éminences dominant une étendue d'eau ? Cette tendance universelle n'est plus dictée par les dures nécessités d'une vie de chasseurs-cueilleurs. Elle est devenue essentiellement esthétique et sert d'aiguillon à l'art comme au paysagisme[65].

La morphologie de cette savane idéale rappelle de manière saisissante le schème du *locus amoenus* ; Wilson poétise : « […] une savane, vallonnée d'or et de vert, sillonnée par un réseau précis de cours d'eau et de lacs, sous un air pur et sec, sous un ciel bleu pommelé de nuages[66] ».

L'« hypothèse de la savane » entend ainsi unifier sociobiologiquement la genèse de pratiques architecturales et paysagères très variables sur le plan historico-culturel, à savoir, de manière paradigmatique, les *châteaux* et les *jardins*. L'humanité urbaine, elle aussi, ne cesse d'aménager des « simili-savanes » enracinée dans la biophilie :

> […] les gens travaillent dur pour créer un environnement aux allures de savane dans des sites aussi improbables que les jardins formels, les cimetières, les centres commerciaux de banlieue, à la recherche d'un lieu ouvert qui ne soit pas désolé, d'un certain ordre dans la végétation environnante, mais qui reste en deçà de la perfection géométrique[67].

Cette tendance se retrouve dans le passé occidental et oriental, et Wilson pousse très loin, sans preuves à l'appui, ce tropisme paysager, jusque dans la taille du jardin japonais :

> La manifestation la plus révélatrice de ce triple critère s'observe dans les règles de l'urbanisme et du paysagisme. Quand les gens sont confinés dans des villes surpeuplées ou sur un territoire terne, ils font de leur mieux pour recréer une zone médiane, une sorte de simili-savane. À Pompéï, les Romains construisaient des jardins à côté de presque toutes les auberges, restaurants et résidences privées, autour de quelques caractéristiques élémentaires : des arbres et des arbustes élégamment placés, des massifs d'herbes et de fleurs, des bassins et des fontaines, des statues. Si les cours étaient trop réduites pour renfermer un vrai jardin, les propriétaires peignaient des trompe l'œil suggestifs, de plantes et d'animaux sur les murs d'enceinte en obéissant à une structure géométrique. Les jardins japonais, qui remontent à la période *heian* du IX^e^ au XII^e^ siècle, et qui sont donc d'origine chinoise, insistent de même sur la disposition des arbres et des arbustes, l'ouverture de l'espace, les cours d'eau et les étangs. Les arbres y sont constamment cultivés et taillés pour ressembler à ceux de la savane tropicale, par la hauteur et le port[68].

Le philosophe de l'urbain Thierry Paquot souscrit à la thèse wilsonnienne :

> La biophilie va se développer dans l'architecture des bureaux, des hôpitaux, des écoles, des commerces, avec la conviction que le monde vivant – entendre la nature – bénéficie grandement aux humains. […] Il en ira de même avec une école-jardin, disposant d'une cour de récréation arborée, d'activités de plein air, de classes-promenades[69].

Le philosophe Alexandre Lacroix, représentant français de « l'esthétique environnementale », sensible à « l'être-savane[70] » de tout paysage, permet de conclure sur ce point, en glosant l'hypothèse proposée par Wilson : « Quand on construit un parc, un jardin aujourd'hui, on y dispose des éléments clés de la savane (quelques arbres, de l'herbe, un point d'eau, du sable)[71]… »

---

[65] *Ibid*., p. 143.
[66] *Ibid*., p. 145.
[67] *Ibid*., p. 142.
[68] *Ibid*., p. 144.
[69] Thierry Paquot, *L'Amour des lieux*, *op. cit*., p. 145.
[70] Alexandre Lacroix, *Devant la beauté de la nature*, *op. cit*., p. 67.
[71] Alexandre Lacroix, « Devant la beauté de la nature », *Entretien*, *Les Cahiers pédagogiques*, n° 585, 2023, p. 24.

L'archétype du refuge

La crise climatique abordée du point de vue des villes européennes d'aujourd'hui et de demain conduit entre autres choses à repenser la fraîcheur depuis les habitats et les climats non-tempérés, adaptés de longue date à certaines conditions de vie extrêmes[72]. Le désert minéral des cités surchauffées convoque alors l'imaginaire vital de *l'oasis*. Un tel lieu « louangé » se voit doté d'une « valeur de protection », et s'oppose aux « espaces d'hostilité[73] ». On peut ainsi replacer cette cour-oasis dans une perspective historique très large, en la situant du côté des archétypes du refuge, chargés de discours, de récits, d'imaginaires, depuis l'Eden biblique, ou le mythe de l'arche de Noé, que nous laisserons de côté dans ces pages[74]. De fait, dans *Le Grand Code* le critique canadien Northrop Frye évoque cette « structure d'imagerie » qui dans la Bible va du premier Jardin au monde agricole et urbain, en passant par le monde pastoral ; l'Occident a été travaillé par cette « imagerie d'oasis – des arbres et de l'eau – qui suggère un mode de vie tout à fait supérieur[75] » ; les cours-oasis en sont des avatars ou des actualisations. Quant au *locus amoenus*, il constitue une sorte de rêverie compensatoire, annulant toutes les aspérités du réel : « Le *locus amoenus*, familier, ordonné autour du chanteur, s'oppose, si l'on songe à l'*Énéide*, aux lieux d'exil et d'errance, inhospitaliers, menaçants, sauvages en ce sens que souvent l'homme n'y a pas encore apporté l'ordre de la civilisation[76]. »

On peut ajouter une distinction donnée par Gilbert Durand dans ses *Structures anthropologiques de l'imaginaire*, à partir de suggestions venues de Jung, Bachelard, dans une réflexion sur « les figures fermées » et « le symbolisme du centre ». Le critique distingue le refuge carré du refuge circulaire : « l'enceinte carrée est celle de la ville, c'est la forteresse, la citadelle. L'espace circulaire est plutôt celui du jardin, du fruit, de l'œuf ou du ventre[77]. » La *cité-jardin* conjuguerait deux types de refuges archétypaux ; la *cour-oasis*, que l'on peut voir comme sa forme miniaturisée, peut décliner l'un ou l'autre, l'un et l'autre de ces paradigmes imaginaires.

Mais l'on voit immédiatement que ces notions ne nous parlent qu'à moitié : avec les concepts de *trame*, de *rhizome*, de *corridor*, nous avons d'autres archétypes au service d'une pensée de la continuité. L'urbanisme écologique doit s'entendre comme un urbanisme continuiste. De fait, l'important dans l'idée de « cité-jardin », c'est le trait d'union, qui fait voler en éclat le dualisme nature / culture.

L'imaginaire de l'*île* envisagé sous l'angle de l'espace séparé tenant lieu d'asile[78], peut aussi être convoqué ici, dès lors que l'on parle d'« îlot de chaleur » ou d'« îlot de fraicheur ». L'insularité a été étudiée par l'écologie scientifique du point de vue de l'écologie des populations. En 1967, Mac Arthur et Wilson proposaient un modèle insulaire biogéographique à l'équilibre reposant sur le taux d'immigration des espèces à

[72] Voir par exemple Philippe Rahm, *Histoire naturelle de l'architecture* [2020] Paris, Seuil, 2023.
[73] Gaston Bachelard, *La Poétique de l'espace*, *op. cit*., p. 17.
[74] Coté mythocritique, voir Robert Couffignal, « Déluge », dans *Dictionnaire des mythes littéraires*, dir. Pierre Brunel, Monaco, Éditions du Rocher, p. 427-433 ; pour une actualisation écosystémique stimulante, voir Baptiste Morizot et Laurent Neyret, *Liberté, dignité, habitabilité. Donner au siècle la valeur qui lui manque*, Paris, Gallimard, « Tracts », avril 2026 : « À l'aube de débarquer, Noé comprit que la vie n'était pas une collection d'espèces, mais un tissu d'interdépendances. […] L'arche, dans cette lecture n'est pas un épisode : elle est la structure permanente de notre existence » (p. 20-21).
[75] Northrop Frye, *Le Grand Code*, Paris, Seuil, 1984, p. 201.
[76] Françoise Daspet, « La poésie en ce jardin : structure architecturale du *locus amoenus* », art. cité, p. 32.
[77] Gilbert Durand, *Les Structures anthropologiques de l'imaginaire* [1969], Paris, Dunod, 1992, p. 283-284.
[78] Sur cette question, voir en particulier Frank Lestringant (dir.), *Îles et Insulaires (XVI^e^-XVIII^e^ siècle*), Paris, Presses de l'université Paris-Sorbonne, coll. « Cahiers Saulnier », 2017.

partir du continent le plus proche et sur une relation entre la surface de l'île et le nombre d'espèces qu'elle abrite. En 2007, le Conseil Économique et Social livre un *Rapport* signé Bernard Reygrobellet, intitulé : « La nature dans la ville. Biodiversité et urbanisme ». On peut lire à propos de la relation aires-espèces modélisée par Mac Arthur et Wilson, qui postule, pour les petits territoires, une compensation de la réduction de la surface des habitats par l'arrivée d'espèces migrantes :

> La relation a été validée sur des petits territoires isolés comme les îles ou des jardins publics urbains, qui bénéficient des apports en espèces venant d'un énorme réservoir biologique que constitue le continent ou la campagne environnante ; un square est plus pauvre en espèces qu'un grand parc. En ville tous les espaces verts – parcs et jardins publics, jardins privés – constituent autant d'îles, espaces isolés par des obstacles que sont les immeubles, les rues, les clôtures. Cet archipel est cependant relié par des voies de passage empruntées par les espèces immigrantes qui vont soutenir la diversité biologique de ces îles. Cours d'eau, végétation de bordure des voies rapides, friches des voies ferrées, cordon de haies dans un lotissement, coulées vertes, constituent autant de corridors biologiques qui assurent la continuité écologique nécessaire à la biodiversité en milieu urbain. […] Un raisonnement identique conduit à préconiser la mise en continuité des espaces verts urbains avec la nature extérieure en reliant les corridors écologiques de la ville à une « ceinture verte » périurbaine […][79].

Nous savons ce que cette « ceinture verte » était au cœur du projet conçu par Ebenezer Howard[80]. Cet Avis de 2007 a encore toute son actualité. Dans l'idéal, la systématisation des cours-oasis doit pourvoir conduire à une « archipélisation » des formes du vivant en insérant un tissu biologique dans un tissu urbain, et œuvrer pour la mise en place de *refuges bioclimatiques* resserrant cette « trame écologique » urbaine, luttant contre l'éco-fragmentation[81].

Qui dit clôture insulaire, dit aussi monde utopique, zone d'expérimentation sociale, espace propice à la robinsonnade, riche de résonances symboliques multiples[82]. Comme Robinson, l'enfant de la cour-oasis peut refaire une société au contact des éléments et des matériaux naturels, des espèces vivantes, des outils du jardinage et de l'observation naturaliste, comme des pédagogies alternatives[83]. Ainsi, le Robinson de Michel Tournier, figure de la métamorphose dans et par les éléments, se dit fier d'avoir entretenu son île de Speranza comme une « cité-jardin[84] ».

Cour végétalisée, santé et « identité environnementale »

Si la conception *sociobiologique* de la biophilie – cette théorie génétique de la savane – peut susciter le débat, la version *écopsychologique* semble faire davantage consensus. On sait en effet que pour les tenants de la « psychologie de la conservation[85] »

---

[79] Bernard Reygrobellet, « La nature dans la ville. Biodiversité et urbanisme », dans *Conseil Économique et Social*, *Avis et Rapport*, 2007, p. 74.

[80] Voir ici même notre introduction, les textes de Thierry Paquot, d'Anne Coste et de Nicolas Dubus.

[81] Voir par exemple, Ambre David, *La multifonctionnalité des trames vertes et bleues en zones urbaines et périurbaines*, synthèse bibliographique, IAU Ile-de France, 2011 ; Philippe Clergeau et Nathalie Blanc (dir.), *Trames vertes urbaines. De la recherche scientifique au projet urbain*, Paris, Le Moniteur, 2013.

[82] Sur ce mythe littéraire, voir Jean-Paul Engélibert, *La Postérité de Robinson Crusoé. Un mythe littéraire de la modernité (1954-1986)*, Genève, Droz, 1997.

[83] Notons qu'en Suisse, on parle de « jardin Robinson » ou de « plaine de jeux Robinson », comme la rappelle Nadja Monnet, « De l'(in-)hospitalité des lieux urbains pour les enfants », *Strenæ*, nº 23, 2023, https://doi.org/10.4000/strenae.10546.

[84] Michel Tournier, *Vendredi ou les limbes du Pacifique* [1972], Paris, Gallimard, 1993, p. 237.

[85] Susan Clayton [2012], « La psychologie de la conservation », dans *Le Souci de la nature*, *op. cit.*, p. 179-196. La psychologue américaine notait en 2012 que la thèse évolutionniste dans ce domaine, grâce à Wilson était « de plus en plus influente en psychologie en général », avait pris « une importance particulière en

en général, ou de la « théorie de la réduction du stress », celle de « la restauration de l'attention » (ART) en particulier, depuis les travaux pionniers de Rachel et Stephen Kaplan dans les années 1970 à l'université du Michigan, les « environnements reconstituants » ou « réparateurs », expérimentés restent très variés, de l'immersion complète dans la forêt à la fenêtre de bureau donnant sur un jardin, en passant par les photographies, ou les films[86]. La cour d'école végétalisée semble devoir être objectivée, conçue, légitimée et valorisée comme un lieu permettant de cultiver cette *biophilie* conservatrice-restauratrice, plus ou moins refoulée par la société urbaine. Ce type de milieu permet en particulier de corriger « la fatigue de l'attention dirigée[87] ». Se faisant l'écho d'une étude en écologie humaine de 2000 menée par Nancy Wells (université Cornell), Richard Louv rappelle qu'en « renforçant les ressources de l'attention des enfants, les espaces verts peuvent leur permettre de penser plus clairement et de faire face plus efficacement au stress de la vie[88] ».

De fait, comme le regrette après tant d'autre Henri Corbin, on note une « déconnexion essentielle – qui, certes n'est pas générale – entre l'enfant et le monde de l'herbe. Ce seul fait bouleverse l'histoire de l'émotion, perturbe le dessin de la nostalgie ». Il ajoute, « en un mot, un clivage générationnel s'est établi, puis creusé[89] ». L'historien résume sans l'illustrer factuellement, ce que Robert Pyle a appelé « extinction » des « expériences de nature[90] », qui se donne comme une nouvelle normalité empêchant toute « nostalgie » relevant de « l'amnésie environnementale ». Ce déficit en matière d'expériences directes avec le vivant non-humain a pu être mesuré. Ainsi, Camille Tedesco estime en 2014 que « depuis les années 2000, la population francilienne augmente plus vite que l'offre en espace vert. Cette évolution est surtout perceptible en petite couronne[91]. » À l'inverse, la chercheuse signale une enquête Unep-Ipsos datant de 2010, intitulée « Le jardin : un bien social à partager », qui indique que « 93 % des Français pensent que le contact avec les plantes, les végétaux et les jardins est un aspect important de leur équilibre quotidien[92] ».

La psychologue Barbara Bonnefoy rappelle les effets bénéfiques de la nature sur la santé :

> Les personnes vivant à proximité d'espaces verts ont moins de risques de dépression, d'anxiété, de stress et de maladies respiratoires […]. Ceci grâce à l'amélioration de la qualité de l'air ambiant induite par les parcs et les opportunités d'y pratiquer des exercices physiques. L'impact positif de la présence d'espaces verts sur les symptômes de dépressions et d'anxiété est, de plus, particulièrement important chez les enfants et les personnes à faibles revenus[93].

Pour une approche neuroscientifique des mécanismes produisant ce bien-être, nous renvoyons à l'excellente synthèse de Michel Le Van Quyen[94]. Notons que cette idée,

---

psychologie de l'environnement et de la conservation » ; « considérée sérieusement », ajoutait-elle, la thèse de la biophilie « devrait stimuler des travaux sur les déterminants génétiques des réponses aux environnements naturels », p. 187.

[86] Barbara Bonnefoy, « Nature et restauration psychologique », art. cité, p. 204. Voir aussi Peggy Barlett, *Urban Place. Reconnecting with the Natural World*, Cambridge, The MIT Press, 2005 ; Richard Louv, *Mettez vos enfants au vert*, *op. cit.*, p. 178-182.

[87] Richard Louv, *Mettez vos enfants au vert*, *op. cit.*, p. 180.

[88] *Ibid*., p. 182.

[89] Henri Corbin, *La Fraîcheur de l'herbe*, *op. cit*., p. 206.

[90] Robert M. Pyle, « L'extinction de l'expérience » [1978], *Écologie & Politique*, 2016, n° 53, p. 185-196.

[91] Camille Tedesco, « La nature en ville. Base pour un carnet pratique », IAU Ile-de-France, 2014, p. 19.

[92] *Ibid*., p. 27.

[93] Barbara Bonnefoy, « Nature et restauration psychologique », art. cité, p. 197.

[94] Michel Le Van Quyen, *Cerveau et nature*, *op. cit*.

confirmée par la neurobiologie actuelle, sans remonter à Hippocrate, a émergé dans les villes industrielles du XIX^e^ siècle :

> Le premier motif, dans la grande tradition hygiéniste, a trait à la santé et au bien-être. Les industries bloquent l'accès à la campagne depuis le XIX^e^ siècle, la nature doit donc être accessible en ville. Ses bénéfices sont notamment appréhendés sur un plan psychique. Frederick Law Olmsted[95] défendait l'idée que les parcs apaisaient le stress de la vie urbaine. La nature, chez Patrick Geddes, paraît être le meilleur antidote à l'alcoolisme et à la dépression. Pour Ian McHarg, le stress lié à de trop fortes densités est générateur de maladies et s'explique par le bruit, le manque d'intimité, la compétition sociale et les faibles possibilités de s'échapper de la ville[96].

Dans le contexte qui est le nôtre, celui de la lutte contre l'amnésie environnementale par l'éveil d'une conscience biophile au sein d'une cour-oasis prototypique, nous voudrions seulement noter que les rapports sensoriels, ou esthésiques, des enfants à « la nature » peuvent servir de base à la constitution d'une « identité environnementale », concept forgé par Susan Clayton en 2003 pour décrire le degré de « connexion à la nature », qui comporte trois grandes composantes : composante *cognitive* (sentiment de se sentir intégré à la nature) ; composante *affective* (plaisir de prendre soin de la nature) ; composante *comportementale* d'engagements (agir favorablement pour l'environnement naturel)[97]. Barbara Bonnefoy souligne alors que les bénéfices d'un contact fort et pérenne avec le monde naturel favorise un « bien-être eudémonique » (structurel) et non un simple « bien-être hédonique[98] » (passager). L'expérience de la cour-oasis, en complément ou renforcement du déterminisme familial, joue un rôle décisif, puisque l'on sait le poids de la matrice enfantine dans notre devenir identitaire : « les liens affectifs que nous nouons dans l'enfance avec les paysages qui nous entourent ont une influence sur nos rapports à l'environnement à l'âge adulte.[99] » Louise Chawla, qui a coordonné pendant dix ans le programme de l'UNESCO « Grandir en ville », rappelle que « la conscience de notre relation à la Terre » s'enracine dans ce que Gaston Bachelard et Thierry Paquot nomment une « topophilie » : « elle reflète souvent une histoire personnelle marquée par l'implication et l'attachement affectif à un lieu particulier dans la nature[100]. » La cour-oasis, négation de ces « parkings pour enfants » dénoncés par l'auteur de *Pays de l'enfance*, pourrait être ce lieu. Son usage pédagogique rencontrerait toutes ces formes d'alternatives à l'école « hors-sol », dominée par « une foi inébranlable dans le silicium[101] », dans le sillage, plus large, de « l'éducation par l'expérience » chère à John Dewey et ses émules pour ce qui est de la tradition anglo-saxonne : « éducation communautaire », « éducation biorégionale », « éducation basée sur le territoire », « éducation basée sur l'environnement[102] ». Richard Louv commente : « Quel que soit son nom, cette éducation pourrait être l'un des antidotes au syndrome du manque de nature. L'idée de base est d'utiliser la communauté environnante, y compris la nature,

---

[95] Voir Frederick Law Olmsted, *Writings on Public Parks, Parkways, and Park System. The Papers of Frederick Law Olmsted*, Baltimore-London, The John Hopkins University Press, Supplementary Series vol. 1, 1997 [1869].
[96] Cyria Emelianoff, « Quartiers durables », dans *Guide des Humanités environnementales*, dir. Aurélie Choné et *al*., Lille, Presses universitaires du Septentrion, 2016, p. 547.
[97] Nous reprenons synthèse donnée par Barbara Bonnefoy, « Nature et restauration psychologique », art. cité, p. 206.
[98] *Ibid*.
[99] *Ibid*., p. 207.
[100] Louise Chawla, « Le soin de la nature chez les enfants et les adolescents. Expériences marquantes pour le développement du sens de la connexion », dans *Le Souci de la nature*, *op. cit*., p. 242.
[101] Richard Louv, *Mettez vos enfants au vert*, *op. cit.*, p. 231.
[102] *Ibid*., p. 335.

comme salle de classe[103] ». Comme le remarque très justement Lauren Scheehan, fondatrice de la Swallowtail School à Hillsboro (Oregon), une telle écopédagogie misant sur « la nature à proximité », fait comprendre aux élèves « que la globalité de l'être humain ne peut pas se limiter à ce qu'offre un ordinateur[104] ».

Cité-jardin, école-jardin : pour une « *écologie enfantine*[105] »

Former cette « identité environnementale » est capital, dans la perspective de la genèse psychosociale des comportements pro-environnementaux. Il faut repenser l'espace même de l'enseignement, dans sa dimension concrète et matérielle. De fait, l'école de la Troisième République, avec « son architecture répétitive », « son préau et ses pauvres marronniers[106] » semble avoir perduré longtemps. Un éditorial de 1979, publié dans le numéro de la revue *L'Architecture d'aujourd'hui*, signé François Barré, mériterait d'être relu :

> Qu'apprendre de ces matériaux éclatants qui n'ont ni odeurs, ni traces d'usure, ni aspérités ? Que découvrir dans ces ambiances lumineuses, violentes et uniformes qui occultent le cours du jour et normalisent l'espace ? Que ressentir dans ces locaux climatisés d'où le soleil et la neige extérieurs sont comme une image imprimée[107] ?

La cour végétalisée tiendrait le milieu entre le collège jésuite inspiré de l'architecture monastique, et « l'école hors les murs[108] » du modèle rousseauiste. La voie proposée par Célestin Freinet[109], transposée de la campagne vers la ville, permet de nourrir cette utopie concrète de la cour-oasis pensée comme fait pédagogique total, et non comme simple espace de jeu. Le programme du pédagogue relie pleinement dedans et dehors, en donnant toute leur place aux « expériences de nature » :

> Notre *École maternelle vivante* comprendra donc : – une salle vaste, parfaitement éclairée, aérée et ensoleillée, contenant le matériel d'expérience et de travail que nous allons définir […] ; – une salle attenante ou un coin de nature dans la salle même qui remplacera la nature et le jardin extérieur pendant les mauvais jours ; – un jardin avec des arbres, prés, eau, culture, pour le travail effectif des enfants ; – une annexe avec animaux domestiques, insectes, aquarium, vivarium, herbier, etc.[110]

Freinet dit aussi : « Il ne saurait y avoir d'école primaire moderne sans milieu naturel[111]. » Ainsi, une cour-oasis ambitieuse doit s'entendre selon nous tout à la fois comme un « corridor écologique » insérée dans une « trame verte », mais aussi comme un *corridor pédagogique*, reliant salle de classe et « classe-promenade » ou « école dehors[112] ». La

---

[103] *Ibid*.
[104] Citée par Richard Louv, *ibid*.
[105] Thierry Paquot, *Pays de l'enfance*, Paris, Terre Urbaine, 2022, p. 30.
[106] *Ibid.*, p. 214.
[107] Cité par Thierry Paquot, *ibid.*, p. 215.
[108] *Ibid.*, p. 230.
[109] Sur l'œuvre du pédagogue (1896-1966), abondamment commentée, voir par exemple Liliane Maury, *Freinet et la pédagogie*, Paris, PUF, 1993.
[110] Cité par Thierry Paquot, *Pays de l'enfance*, *op. cit*., p. 88.
[111] *Ibid*.
[112] Voir pour la France le réseau « École et Nature », ou les ouvrages suivants dans le domaine anglo-saxon : le livre assez pionnier pour la période contemporaine, souvent cité, traduit en français de Richard Louv, *Last Child in the Woods: Saving Our Children from Nature-Deficit Disorder*, paru en 2005 (*Mettez vos enfants au vert*, *op. cit.*) ; Rusty Keeler, *Nature Playscapes* (2008) ; Robin Moore, *Nature Play and Learning Spaces* (2014) ; Sharon Gamson Danks, *Asphalt to Ecosystems*: *Design Ideas for Schoolyard Transformation* (2010). Nous renvoyons aussi à la bibliographie donnée par Thierry Paquot, *Pays de l'enfance*, *op. cit*., p. 249-251, ainsi qu'à son chapitre synthétique, « Les classes du dehors », p. 173-181.

géographe Nathalie Blanc, lors du colloque *Cité-jardin* de l'université de Rouen Normandie des 16-17 janvier 2025, a bien insisté sur ce point[113].

L'espace de la cour d'école végétalisée peut alors se voir comme un « réaménagement du *locus amoenus*[114] » antique, conjuguant plaisirs du corps, leçon de choses, savoirs et réflexion sur les valeurs. Comme le rappelle Henri Corbin, il y a, depuis les *Bucoliques* de Virgile et la célébration de la sagesse du vieillard de Tarente, toute une éthique associée à la fréquentation des arbres, à ce « souci de la terre[115] » – *cura* en latin, qui a donné l'anglais *care* – dont parle Frédéric Boyer dans sa nouvelle traduction du poème didactique. Ainsi chez La Fontaine, on retrouve la figure du vieillard de Tarente virgilien, « le jardinier sage », qui cultive les arbres, et « trouve le bonheur dans la contemplation de l'ordre cosmique[116] » ; de fait, ajoute l'historien, « planter, éduquer l'arbre, résulte, comme tous les soins de ce verger, d'un acte de foi dans l'ordre secret du monde, relève de la modération épicurienne[117] ». Mais on pourrait ajouter Homère. La scène de reconnaissance entre Ulysse et son père dans le dernier chant de l'*Odyssée* scelle cette complicité identitaire entre un père, un fils et un jardin :

> LAERTE : Si j'ai bien devant moi Ulysse, mon enfant, je ne veux me fier qu'à des marques certaines.
>
> Ulysse l'avisé lui fit cette réponse :
>
> ULYSSE : Que tes yeux tout d'abord regardent la blessure que jadis au Parnasse, un sanglier me fit de sa blanche défense […] Une autre preuve encore ? dans les murs de ce clos, je puis montrer les arbres que j'avais demandés et que tu me donnas, quand j'étais tout petit ; après toi, je courais à travers le jardin, allant de l'un à l'autre et parlant de chacun ; toi, tu me les nommais. J'eus ces treize poiriers, ces quarante figuiers, avec ces dix pommiers ! Voici cinquante rangs de ceps, dont tu me fis le don ou la promesse ; chacun d'eux a son temps pour être vendangé, et les grappes y sont de toutes les nuances, suivant que les saisons de Zeus les font changer.
>
> Mais Laërte, à ces mots, sentait se dérober ses genoux et son cœur : il avait reconnu la vérité des signes que lui donnait Ulysse[118].

La relation filiale dans ce jardin de l'enfance et de la mémoire se noue autour de l'acte de nommer et de reconnaître les arbres. Plus près de nous, un Célestin Freinet à nouveau pouvait écrire : « au lieu de somnoler devant un tableau de lecture, à la rentrée de la classe de l'après-midi, nous partions dans les champs qui bordaient le village[119]. » Les pratiques actuelles de « l'école dehors » prolongent cette idée, et doivent, non s'opposer au modèle de la cour végétale, mais le compléter, selon la logique de l'archipel évoquée plus haut, qui doit pouvoir relier les différents « dehors ».

Éduquer dans la nature et par la nature, dans la tradition rousseauiste, fait l'objet de nombreuses études en psychologie du développement, en psychologie de l'environnement ou en écopédagogie[120]. La synthèse que propose Louise Chawla souligne en particulier ce

---

[113] Voir l'enregistrement avec le lien suivant : https://webtv.univ-rouen.fr/channels/#cite-jardin-utopies-litteraires-et-experimentations-sociales-autour-des-villes-vegetales.
[114] Henri Corbin, *La Douceur de l'ombre*, *op. cit.*, p. 297.
[115] Virgile, *Le Souci de la terre (Géorgiques)*, trad. Frédéric Boyer, Paris, Gallimard, 2024.
[116] Henri Corbin, *La Douceur de l'ombre*, *op. cit.*, p. 296.
[117] *Ibid*.
[118] Homère, *Odyssée*, XXIV, *op. cit.*, p. 429.
[119] Cité par Thierry Paquot, *Pays de l'enfance*, *op. cit.*, p. 89.
[120] Voir par exemple Claude Habib (dir.), *Éduquer selon la nature : seize études sur « Émile » de Rousseau*, Paris, Desjonquères, 2012 ; Sébastien Laffage-Cosnier, « La végétalisation scolaire : la promotion de la première classe de forêt organisée à Vanves en 1959 par le docteur Max Fourastier », *Sciences sociales et sport*, nº 8, 2015, p. 155-180 ; Patrice Baccou, « Sortir de la classe, un paradigme pédagogique », « Rêver

fait : « des décennies de recherche montrent que les enfants qui jouent en milieu naturel sont plus créatifs et plus collaboratifs que ceux qui jouent dans les aires de jeu artificielles[121]. » La psychologue ajoute : « C'est seulement dans la nature que les enfants découvrent les qualités du monde avec lesquelles les humains ont évolué, et dont ils dépendent. En jouant dans la nature et en l'explorant, les enfants se familiarisent avec les qualités essentielles de la biosphère[122]. »

Ainsi, l'un des grands défis de « l'anthropocène » conduit à fonder d'autres morales, d'autres « éthiques de la nature[123] ». Il s'agit d'une question décisive : comment articuler la question de la nature en ville avec celle de l'enfant dans la ville, à travers une réflexion sur ce que Thierry Paquot nomme une « écologie enfantine » ? L'urbanisme végétal et animal, qui permet de fonder des pratiques et des « savoirs nécessaires à l'éducation du futur », pour reprendre la formule d'Edgar Morin[124], en particulier l'enseignement de la « condition terrienne[125] », contribuent fortement à la lutte contre l'amnésie environnementale. Multifonctionnelles, la « cour-jardin » et la « cour-oasis » rafraîchissent l'air, le corps, l'œil, l'esprit, la main, mais aussi la mémoire : végétalisation scolaire et végétalisation urbaine vont de pair. La cour-oasis, qui, du point de vue de l'histoire des archétypes, hérite des différentes mythologies du *lieu agréable* ou du *paradis* ne vise bien sûr pas le reflet d'un monde parfait, mais tente de réaliser les plans d'un espace bioclimatique adapté : le jardin robuste et le jardinier écocitoyen.

l'école : contre-cultures pédagogiques », *303 arts, recherches, créations*, nº 115, 2019, p. 37-41 ; Matthieu Chéreau et Moïna Fauchier-Delavigne, *L'Enfant dans la nature : pour une révolution verte de l'éducation*, Paris, Fayard, 2019 ; Christèle Ferjoux et Moïna Fauchier-Delavigne, *Emmenez les enfants dehors ! Comment la nature est essentielle au développement de l'enfant*, Paris, Robert Laffont, 2020.

[121] Louise Chawla, « Le soin de la nature chez les enfants et les adolescents. Expériences marquantes pour le développement du sens de la connexion », art. cité, p. 250.

[122] *Ibid*., p. 249.

[123] Pour une synthèse éclairante, et un panorama des différentes positions, voir Gérald Hess, *Éthiques de la nature*, Paris, PUF, 2013.

[124] Edgar Morin, *Les Sept savoirs nécessaires à l'éducation du futur* [1999], Paris, Seuil, 2015.

[125] *Ibid*., p. 75-94. Morin forge dans ces pages le concept de « communauté de destin » au sein de la biosphère, en lien avec une « condition terrestre » et un « destin planétaire » abordés au cours de l'essai.